

**Diversités et Citoyennetés**

# **PSYCHOLOGIE ET MIGRATIONS**

**La Lettre de l'IRFAM n° 46-47 2016**





**Institut de Recherche,  
Action et Formation  
sur les Migrations**

17 Rue Agimont  
B-4000 Liège  
T. 04-221 49 89  
F. 04-221 49 87  
info@irfam.org  
www.irfam.org



**FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES**

## **Psychologie et migrations**

<b>Edito</b>	<i>Spyros Amoranitis</i>	<b>3</b>
<b>Conte : Le chêne</b>	<i>Jean-Marie Kreusch</i>	<b>5</b>
<b>Santé mentale pour tous : spécificité de Tabane</b>	<i>Luc Snoeck</i>	<b>7</b>
<b>Tabane : consultation ethnopsychiatrique</b>	<i>Daniel Schumanns</i>	<b>11</b>
<b>Une consultation en petit groupe avec des enfants primo-arrivants</b>	<i>Virginie Kolela-Kabangu</i>	<b>16</b>
<b>Immigration et vieillissement</b>	<i>Yvonne Simeone</i>	<b>21</b>
<b>Réalités de l'immigration des familles africaines en Occident</b>	<i>Joseph Gatugu</i>	<b>26</b>
<b>Carte Blanche : L'éternel suspect</b>	<i>Rachid Bathaoum</i>	<b>29</b>
<b>Vers l'imaginaire migrant</b>	<i>Tina Van Roeyen-Mouneinmé</i>	<b>32</b>
<b>Altay Manço, écrivain frontalier ; « Métissages 100 % », un roman au service du contact culturel</b>	<i>Interview par Stéphanie Dujeu</i>	<b>36</b>
<b>Nouvelles parutions</b>		<b>41</b>



# **Edito : psychologie et migrations**

*Spyros Amoranitis*

# Edito : Psychologie et migrations

*Spyros Amoranitis*

Centre de santé mentale pour migrants, l'association Tabane de Liège s'est construite peu à peu dans l'interaction de ses intervenants professionnels, bénévoles, consultants, stagiaires et autres visiteurs. Dans ce numéro de notre journal électronique de l'IRFAM, « Diversités et Citoyennetés », nous proposons de présenter un bref écho de cette évolution de vingt ans tout en la situant dans le cadre d'autres réflexions et initiatives du domaine de la santé mentale

des migrants en Belgique. Quelle est la spécificité du travail psychologique avec les migrants et les réfugiés ? Enfants, adultes et personnes âgées ? Comment les soignants, habitués à voir des patients plus proches de leurs références socioculturelles, se sentent-ils avec eux ? Lorsque l'on travaille avec des migrants, il faut tenir compte de leur façon d'interpréter le monde, souvent différente de la nôtre. C'est ce que tentent de nous montrer les contributeurs de cette livraison tant à travers des exemples du domaine de la santé mentale qu'à travers l'analyse de productions littéraires d'auteurs migrants. Ces réflexions philosophiques se prolongent dans la sphère sociopolitique et nous interpellent en tant que citoyens : l'accueil et l'inclusion ne sont-ils pas une implication de notre démocratie ?



# **Le chêne**

*Jean-Marie Kreuzsch*

# Le chêne

*Jean-Marie Kreusch*

*Dans mon enfance j'aimais me promener dans la forêt. J'y rencontrais de nombreux amis. Des écureuils, des lièvres, des fougères. Beaucoup d'arbres aussi. Il y avait les pins majestueux plantant leurs têtes au-delà des hommes et des arbres plus petits heureux de souligner la force de leurs voisins. Celui qui retenait mon regard, ma curiosité, mes émotions, était ce chêne pour moi indéracinable. Ce géant de bois dur et de feuilles tendres. Je n'avais pas alors compris que c'était mon cœur qui me liait à lui. Gamin sans avertir personne, hiver comme été, j'allais le trouver. Couvert l'été ou dénudé l'hiver il accueillait mes questions, mes doutes, mes interrogations. Je lui exposais mes problèmes ou alors il les devinait, me le faisant comprendre en secouant sa grande carcasse. Jamais il ne m'avait jugé. Un arbre, ça ne parle pas. Il suffit de regarder pour comprendre... Jamais il ne m'avait rejeté. Un arbre, ça ne repousse pas, ça accueille les enfants dans ses branches. Toujours, au bout de ses longs bras terminés en méandres de petits branchages tel un delta nourricier, il m'indiquait le chemin à prendre. Un arbre, ça ne trompe pas, c'est un repère dans la forêt... Un arbre, cela ne dirige pas la forêt. Un « chêne », cela guide... Souvent il calquait sa respiration à la mienne, inspirant et expirant avec moi.*

*Cette forêt, ses habitants et son roi le chêne étaient magique pour moi. Magique et rassurante. Rassurante et apaisante. Apaisante. Forêt de vie. Immortelle forêt, chêne à tout jamais présent. Je poursuivis mon chemin comme il me l'avait indiqué. Ma dernière escapade fut triste. La forêt n'était plus la même. Mon compagnon le chêne n'était plus là. Je croyais qu'il avait disparu. Je ne voyais pas. Mes pas devinrent hésitants. Par où aller ? Vers quel chemin m'aurait-il conduit ? L'avais-je entendu soupirer à travers un puissant souffle de vent, j'aperçus alors des morceaux d'écorces dispersés sur le sol, une branche accrochée à une autre. Des feuilles me collaient à la peau. Oui, c'était lui. Mon compagnon le chêne était terrassé. Mais je le retrouvais partout, sans plus chercher. Il était en moi, vraiment indéracinable. Sa sève alimentait mon esprit et faisait battre mon cœur. Métamorphose tellement, tellement, souhaitée. Il m'indiquait toujours ma route, mais autrement. Il était toujours présent, mais autrement. J'étais triste et heureux. Et quand j'entendis à nouveau le souffle de la forêt, je ne me retournais plus, poursuivant mon chemin. Maintenant, il était avec moi. En moi. Mes racines.*



# **Santé mentale pour tous : spécificités de Tabane**

Luc Snoeck

# Santé mentale pour tous : spécificité de Tabane

*Luc Snoeck*

*Noélie a fui le Rwanda avec ses enfants après le génocide. À Goma, dans l'est du Congo, elle sera encore maltraitée et torturée par des militaires. Contrainte de fuir seule, elle arrive en Belgique où elle obtient le statut de réfugiée en 2011. Elle n'aura alors de cesse de faire venir ses enfants. À Tabane, elle recevra le soutien de la psychologue et l'aide de l'assistante sociale qui multipliera les démarches avec elle pour permettre le regroupement familial. Dans un premier temps, plus d'un an d'efforts est nécessaire pour réussir à faire venir ses deux enfants mineurs puis, après deux autres années, les trois aînés, tous trois fortement polyhandicapés.*

*Abdullah est ce qu'on appelle un « MENA », un mineur étranger non accompagné. Venu d'Afghanistan, il est arrivé en Belgique à l'âge de 14 ans, seul, après un périple de plus d'un an, sa famille ayant cherché à le soustraire à tout prix au régime des talibans. Il s'intègre difficilement. À l'école, il se montre très agressif et bagarreur. Le PMS remarque sa souffrance et, quand Abdullah commence à s'automutiler, fait appel à Tabane pour un soutien psychologique et social avec l'aide d'un interprète.*

*C'est une maison d'accueil pour femmes battues qui appelle Tabane pour demander à notre équipe d'aider Hülya. En Belgique depuis*

*30 ans, elle a toujours été battue et enfermée par son mari. Maintenant que les enfants sont grands, la maltraitance lui est devenue insupportable et elle s'est enfuie. À Tabane, elle sera suivie par une psychologue, mais elle participera aussi à des activités collectives comme un atelier créatif, un atelier « coutumes et traditions », différentes sorties. Au début, elle est incapable de prendre le bus seule pour venir à Tabane ou rentrer chez elle, car elle n'a jamais eu de contacts avec le monde extérieur. Avec l'aide d'une interprète, l'animatrice lui montrera comment acheter un ticket de bus et comment utiliser un téléphone portable. Aujourd'hui, quand elle traverse des moments difficiles, ce sont d'autres participantes qui se rendent chez elle pour la soutenir.*

L'association **Tabane** accueille et prend en charge les migrants et les migrantes de toute provenance, nécessitant des soins de santé mentale qui ne peuvent être dispensés avec la même facilité dans le réseau habituel de soin. En effet, le travail de Tabane présente les spécificités suivantes :

- l'habitude de travailler dans des langues étrangères et avec interprètes (la moitié des consultations) ;
- une grande attention portée aux particularités culturelles, ainsi qu'aux problèmes psychologiques et sociaux liés à l'exil et à la transplantation ;
- une expérience considérable des situations psychotraumatiques ;
- la pratique aussi bien de consultations individuelles que de consultations en groupe ethnopsychiatrique qui suivent une méthode particulière et ont leurs indications propres ;

- le développement d'activités collectives centrées sur la restauration du lien social chez les personnes exilées.

Ce travail favorise l'insertion de personnes d'origine étrangère et contribue à la formation d'une société ouverte à la diversité culturelle dans le respect des valeurs fondatrices de notre démocratie. Il s'agit d'une action de longue haleine dont la nécessité ne faiblira pas dans les prochaines années puisque les flux migratoires augmentent partout, quelles que soient les mesures mises en place pour les endiguer.

Pour réaliser sa mission, Tabane peut compter sur un partenariat solide avec le Club André Baillon, service de santé mentale qui bénéficie d'une subvention spécifique pour travailler avec les migrants. En tenant compte de cette collaboration, le dispositif compte, au début 2016, deux assistantes sociales à temps plein, deux psychologues à mi-temps, un psychiatre bénévole un jour par semaine, une secrétaire trois jours par semaine et un coordinateur à mi-temps plus quelques bénévoles en soutien pour certaines activités.

En 2015, nous avons accueilli 74 nouveaux patient(e)s sur un total de 229 personnes suivies. La plupart de ces personnes ont été victimes de violence intentionnelle (viols, guerre, torture...) et souffrent de stress post-traumatique. Les principales régions d'où elles proviennent sont l'ex-URSS, l'Afrique subsaharienne, les Balkans et le Proche-Orient. En tout, 44 nationalités sont représentées. Nous recevons autant de femmes que d'hommes, de tout âge, à partir de quatre ou cinq ans, avec de plus en plus d'adolescents.

Lorsque vous souhaitez adresser une personne à Tabane, il faut tenir compte des éléments suivants :

- Prendre contact avec notre service pour nous présenter la situation (par téléphone ou éventuellement par mail).
- Réunir au préalable le maximum d'informations susceptibles d'étayer la demande (qui est cette personne qui a besoin de soutien ? D'où vient-elle ? Que lui est-il arrivé ? Comment vit-elle ses difficultés ? Quelle est sa situation en Belgique ? Est-elle seule ? Quels services fréquente-t-elle ? Quelle est sa langue maternelle ? Parle-t-elle d'autres langues ? Quelle est la demande précisément ? Qui est demandeur ? La personne elle-même, son conjoint, l'intervenant ? Quelles sont ses ressources financières ? Etc.).
- Merci de ne pas dire à la personne de se présenter elle-même à Tabane.

Dès la réception de la demande, celle-ci est examinée et puis présentée en réunion d'équipe. Si la demande est prise en charge, l'assistante sociale fixe un entretien d'accueil. Ensuite un premier rendez-vous sera organisé avec la psychologue. La personne peut également, sans suivi psychologique à Tabane, être orientée vers les ateliers d'animation au sein de l'association.

*Vous pouvez soutenir l'initiative en versant un don sur le compte BE 55 091 003 348 044 avec la mention « Tabane ». Les personnes qui effectuent un versement minimum de 40 euros pourront bénéficier d'une exonération fiscale.*

L'association Tabane se situe 510, rue Saint-Léonard, B-4000 Liège  
— tabane@skynet.be.

## Vient de paraître

### Soigner l'Autre en contexte interculturel. Tabane : engagements pour un accueil collectif en santé mentale

Editions de L'Harmattan, Paris. Collection "Compétences interculturelles", 2016

Sous la coordination de **Luc Snoeck et Altay Manço**

#### Introduction

Altay Manço et Luc Snoeck Accueillir l'Autre en situation interculturelle

#### Adapter le cadre

Yousra Ben Azzuz Muslim et Aicha  
Altay Manço Psychologie et migration : orientations dans le domaine de la santé  
Abdelhak Elghezouani Souffrances psychiques et syndromes psychotraumatiques  
L'équipe de Tabane Tabane : un lieu d'accueil et de soin pas comme les autres  
Daniel Schurmans Qui est Ibrahima Tabane ?  
Maria Khaskelberg Apaiser les morts pour guérir de la malchance  
Daniel Schurmans Cultures et soins à Tabane  
Brigitte Tison Migrations asiatiques : conduites et troubles psychopathologiques  
Martin Claessens Un triangle pas si anodin : la clinique transculturelle avec interprète

#### Au risque de l'engagement

Yousra Ben Azzuz Payman, adolescent afghan  
Daniel Schurmans La coconstruction du procès thérapeutique  
Barbara Mourin, Maria-Gladys Busse, Laurence Bontems et Marichela Vargas « Sémaphore »  
Laurent Tigrane Tovmassian De l'exil à la reconnaissance : entre traumatisme et tendresse  
Virginie Kolela-Kabangu Les enjeux psychiques de la migration et du travail clinique  
Henrique Cerqueira Passos Migrations, identifications, violences

#### Du collectif...

Camille Soyeur Un matin comme les autres à Tabane  
Luc Snoeck, Camille Soyeur et Altay Manço Tisser la toile ou comment articuler le « je-nous » ?  
Géry Paternotte Santé, exil, intégration : prendre soin dans la complexité  
Marie-Paule Collinge Cap Migrants  
Paul Jacques, Nouné Kara Khanian et Elsa Xhema La guerre... des années après  
Camille Soyeur L'utilisateur : un expert

#### ... au politique

L'équipe de Tabane L'humanisme coûte cher : essayez l'indifférence !  
Pascale De Ridder Un lieu pour exister  
Éliane Bailly L'accueil des migrants, une dette sacrée ?

Sous la coordination de  
**Luc SNOECK et Altay MANÇO**

## Soigner l'Autre en contexte interculturel



L'Harmattan

Compétences Interculturelles



# ***Tabane : consultation ethno- psychiatrique***

*Daniel Schurmans*

# Tabane : consultation ethnopsychiatrique

*Daniel Schurmans*

Le contexte dans lequel j'écris m'oblige d'être bref, pour décrire un type d'intervention thérapeutique que nous pratiquons depuis dix ans au sein de l'association Tabane à Liège et dont nous découvrons tous les jours la *théorie en marche*, avec des imperfections qui, je l'espère, se réduisent peu à peu, et aussi avec de bonnes surprises et des avancées imprévues. Au départ, il y a un dispositif thérapeutique mis au point à Paris par Tobie Nathan : la *consultation d'ethnopsychiatrie*. Le fondement de ce dispositif nous a paru intéressant et nous ne l'avons pas modifié. Quant à la manière de l'appliquer, nous ne nous sommes pas souciés d'orthodoxie et nous avons élaboré notre pratique avec ses implications théoriques, comme nous le sentions nécessaire, en fonction de nos ressources et de notre réflexion.

Le dispositif de base est connu, mais il ne sera peut-être pas inutile de le rappeler. La consultation se fait en groupe. Les consultants (une personne, un couple, une famille) peuvent se faire accompagner de ceux qu'ils veulent, amis ou alliés, intervenants

extérieurs s'il y a lieu. Les thérapeutes ont tous en tant que tels une formation professionnelle qui peut être avantageusement diverse, mais ils acceptent et assimilent la méthode particulière à la consultation. Ils proviennent, c'est important, de plusieurs *univers culturels*, et témoignent au sein du groupe de leur expérience personnelle sans vouloir imposer leurs conceptions. Avant et après la séance, les co-thérapeutes se concertent, précisent leurs objectifs et tirent leurs conclusions. Pendant la séance, un *meneur de jeu* organise les débats et donne la parole. Il est responsable de l'orientation thérapeutique. Un *observateur* prend des notes. L'usage libre de la langue maternelle des consultants est garanti par la présence d'un *interprète*. Ce dispositif ne s'applique pas à tous les consultants. Il a ses indications et ses contre-indications. Il faut que les consultants s'y sentent à l'aise, plus qu'en face à face, ce qui sera souvent le cas s'ils proviennent de milieux sociaux qui privilégient la relation de groupe sur la relation duelle. Le but est de permettre l'expression et l'accueil de conceptions, croyances et représentations étrangères à la culture dominante, et d'intégrer ce matériel dans le travail thérapeutique. L'usage constant ou occasionnel de la langue maternelle des consultants, l'hétérogénéité culturelle des thérapeutes favorisent cette expression et évitent la pression culturelle souvent involontaire que les consultants subissent dans les contextes habituels.

## L'accueil des croyances et des représentations

Accueillir ne veut pas dire susciter. Les consultants se situent à des degrés divers de ce qu'on nomme de façon prétentive

*acculturation*, et qui est en réalité la construction d'un *mixte culturel*. Ce processus est inévitable chez tout migrant, nous n'avons pas à le freiner ni à l'accélérer. Il est seulement de notre responsabilité de les aider à ce que ce mixte soit cohérent et que leur personnalité s'y retrouve. Mais nous sommes conscients de la violence culturelle qu'ils subissent. Il n'est pas question, dans les rapports ordinaires avec l'administration, les services sociaux, les médecins, de parler des conceptions de vie héritées de ses pères et qui sont pourtant si importantes. Les modalités d'un mariage, les devoirs à l'égard des morts de la famille, sont par exemple des données cruciales pour l'équilibre d'une personne ou d'une famille. Le groupe thérapeutique se présente comme le lieu par excellence où parler de ces choses, le lieu où rien n'étonnera parce que chacun s'y présente avec sa propre part de traditions. Lorsqu'elles s'expriment, les croyances propres des consultants sont évidemment respectées, mais elles deviennent aussi un moyen utilisable. Il n'est évidemment pas question de « jouer au guérisseur » : le guérisseur se situe à l'intérieur du contexte culturel de ceux qui le consultent. Au contraire, le groupe ethnopsychiatrique se situe nécessairement à l'extérieur. Mais il sait que toutes les représentations sociales ont une signification, et qu'on peut la lire et la décoder en termes universels. La façon dont les consultants se situent par rapport à leurs croyances nous donne des informations précieuses, sur le plan clinique, mais surtout sur les plans psychodynamique et thérapeutique.

À cause de la multiculturalité qui le caractérise, le groupe ethnopsychiatrique est dans une position d'extériorité par rapport à quelque type de croyance que ce soit. En même temps il est très à l'écoute, très respectueux, très impliqué. Cette position particulière, rarement rencontrée ailleurs, aide les consultants qui

sont souvent coincés entre la nécessité d'adaptation et le besoin de s'accrocher défensivement à leurs conceptions de vie. Elle les aide à se sentir à l'aise dans leurs croyances, mais aussi à prendre conscience de leur relativité par rapport aux conceptions d'autrui et à la possibilité du dialogue.

L'interprète jouit, dans notre dispositif, d'une position essentielle. Puisque nous lui demandons de traduire le plus exactement possible, sans se départir de sa neutralité, nous pourrions le considérer, à la limite, comme une simple interface. La situation réelle est cependant très différente : nous le constatons, il est investi d'un rôle qui dépasse fortement sa fonction. Cherchant à comprendre en quoi consiste ce rôle, nous constatons que c'est, certes, celui d'un allié, mais plus encore celui d'un *représentant* du peuple qui parle cette langue, de la famille d'origine des consultants et de leur culture. Comme nous pensons utile que les fantasmes trouvent leur expression verbale, nous cherchons à établir avec l'interprète une relation de travail telle qu'elle lui permette d'intervenir comme médiateur culturel. Cela suppose une formation spéciale, que nous organisons, à ce type de travail particulier, très différent de celui d'un interprète ordinaire. Cela suppose aussi une forme de collaboration qui ne peut se pratiquer que dans la plus grande confiance.

L'interaction entre chacun des participants, en particulier entre les consultants et l'interprète, favorise un autre phénomène fantasmatique d'une grande portée : ce que nous avons appelé la *convocation des absents et des morts*. Il arrive souvent que l'on ressente la présence quasi physique de personnes absentes, celles dont on parle et qui jouent un rôle, favorable ou non, dans la vie et dans les problèmes des consultants. Il est possible de s'adresser à

elles, voire de parler en leur nom. Ce phénomène est conforme à la plupart des représentations traditionnelles concernant les défunts. Il est également comparable, mais en beaucoup plus intense, à celui qui se produit en thérapie systémique lorsqu'on désigne la place d'un absent au moyen d'un fauteuil vide, par exemple. Il permet une mobilisation des investissements et des associations, et rend concrète l'appartenance sociale de gens déracinés et exilés.

Contrairement à ce qui se passe dans beaucoup de thérapies, nous ne disposons pas au départ d'une procédure stricte qu'il s'agirait d'appliquer. Les règles sur lesquelles nous basons notre travail sont celles que je tente d'expliquer. Pour le reste, nous disposons sans doute de nombreuses références théoriques, mais sans savoir à l'avance laquelle, ou lesquelles, se révéleront utiles dans le cas présent. À cela les consultants ajoutent d'ailleurs leurs propres références : les représentations tirées de leur univers culturel ou de

leur propre expérience de vie. *A priori*, toutes ces références se valent. C'est l'expérience du travail thérapeutique qui distinguera ce qu'il faut retenir de ce qu'il faut négliger. Il y a donc là un empirisme revendiqué. Il se justifie par l'extrême variété des situations, par l'existence chez nos consultants de « cartes du monde » contraires aux nôtres, et par le tort que peut faire à quelqu'un l'application aveugle d'une méthode avérée, mais incompatible avec sa vision du monde et son image de soi. Le travail thérapeutique peut donc se définir comme une *construction conjointe*, faite en commun par les thérapeutes et par les consultants eux-mêmes, et visant à réaliser quelque chose qui aide. Cette chose, que j'ai parfois appelée *objet thérapeutique*, n'est pas un objet matériel, mais un objet symbolique, fait précisément de la réorganisation des relations des consultants avec leur entourage, physique et imaginaire.

*Vient de paraître*

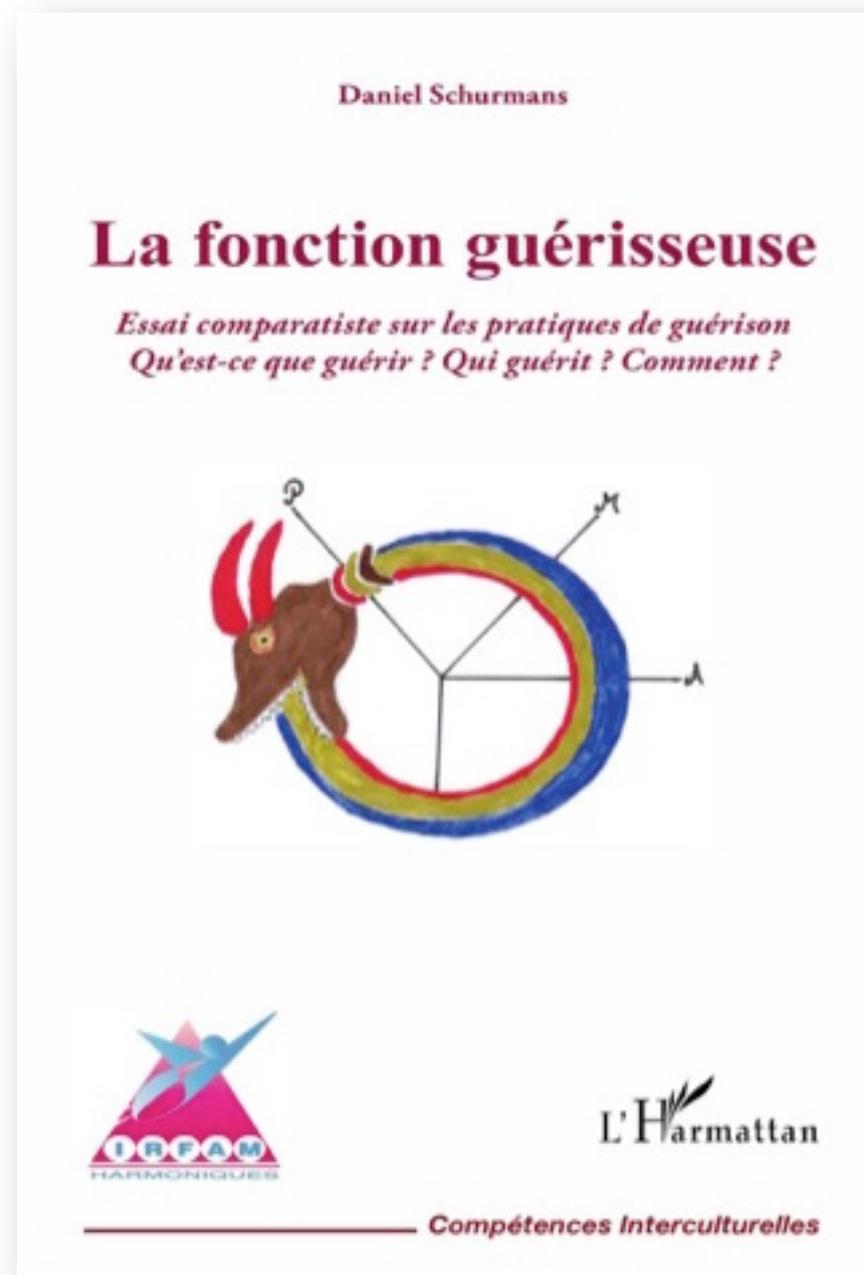
## **La fonction guérisseuse**

**Essai comparatiste sur les pratiques de guérison.  
Qu'est-ce que guérir ? Qui guérit ? Comment ?**

*Editions de L'Harmattan, Paris, 2016*

*par Daniel Schurmans*

De tous temps, les hommes ont reconnu à certains d'entre eux la « fonction guérisseuse ». Pour autant, d'une société à l'autre, les moyens d'identifier celui ou celle qui la possède ou qui est capable de l'obtenir varient fortement, de même que les moyens de l'acquérir, et surtout de l'exercer. Entre le médecin, le psychothérapeute, le guérisseur, le chamane, n'y aurait-il rien de commun ? N'y aurait-il rien de spécifique à l'art de guérir ? Cet ouvrage essaie de répondre à cette question en comparant deux à deux certains univers thérapeutiques : médecine et chamanisme, thérapie stratégique et consultation guérisseuse, élaboration psychanalytique et divination africaine. Cette méthode comparatiste met en évidence les ressemblances tout autant que les différences. Un accent particulier est mis sur le « monde des djinns », ainsi que sur la pratique d'un guérisseur sénégalais que l'auteur a connu personnellement. Cette démarche anthropologique se prolonge par une réflexion sur l'exercice de la médecine et de la psychothérapie dans le monde actuel.





## ***Une consultation en petit groupe avec des enfants primo-arrivants***

*Virginie Kolela-Kabangu*

# Une consultation en petit groupe avec des enfants primo-arrivants

*Virginie Kolela-Kabangu*

Je souhaite partager ici une expérience clinique de groupe que j'ai réalisée avec des enfants demandeurs d'asile originaires d'Irak et de Syrie. Je suis psychologue clinicienne et travaille depuis plusieurs années dans une association (Espace 28, Verviers) qui propose un accompagnement spécialisé aux personnes étrangères, principalement demandeurs d'asile et réfugiés. Notre travail est basé sur trois axes : sociojuridique, formatif (alphabétisation, FLE – français langue étrangère – et modules de citoyenneté) et psychologique. Notre service propose un accompagnement psychologique qui se veut spécifique par la prise en compte de la dimension culturelle et de la situation socio-administrative des personnes ainsi que des réalités sociopolitiques des pays d'origine. Le cadre proposé consiste en des séances individuelles où l'interprète est un partenaire précieux dans l'exploration du vécu, la création de l'alliance thérapeutique et ce tout au long de la prise en charge. Le fait d'accueillir la personne dans sa langue, de partir de là où elle est favorise la création d'une relation de confiance et de collaboration. Souvent, l'histoire d'exil se dépose comme un témoignage d'humain à humain. Les pertes liées à l'histoire individuelle et à l'exil, les traumatismes, les rêves et les projets sont élaborés dans ce lien particulier à un autre certes différent, mais qui écoute, réagit, questionne et ressent la tonalité émotionnelle du récit. La personne n'est plus seule avec ce vécu brut, et cet échange particulier, souvent nouveau pour elle, lui permet de revisiter son

histoire et de remobiliser les ressources nécessaires pour la poursuivre. Bien que le service psychologique se soit majoritairement adressé à des adultes, en quatre années d'existence, nous avons été périodiquement sollicités pour proposer un accompagnement psychothérapeutique à des enfants, des adolescents et des familles. Personnellement, j'ai toujours souhaité que les enfants primo-arrivants puissent bénéficier aussi de cette prise en charge spécifique, qui tient compte de leur position d'entre-deux, de leur vécu prémigratoire et de leurs premières expériences dans notre société.

## Un espace de débriefing en petit groupe

C'est dans ce cadre que j'ai été sollicitée par une ancienne collègue pour intervenir auprès d'enfants demandeurs d'asile hébergés dans le centre d'accueil où elle travaille. Elle souhaitait que je puisse intervenir rapidement, à la suite d'un épisode de violence entre des adultes, survenu au centre, en présence des enfants. Étant sur place et connaissant bien les familles, elle a constaté leur détresse dans les heures et les jours qui ont suivi la bagarre. Elle m'a contactée pour me demander de les recevoir rapidement, et pourquoi pas, en groupe. L'idée était pertinente de proposer un débriefing précoce, et, en dépit de mon inexpérience à mener une consultation avec un groupe d'enfants, j'ai répondu positivement à sa proposition. Le soir même, je commençais à réfléchir au dispositif à leur proposer. Le premier objectif était d'ouvrir un espace de parole qui permettrait de limiter l'angoisse suscitée par la violence dont ils ont été témoins au centre. En référence à Winnicott, cet espace peut se penser comme une aire transitionnelle, de jeu, d'échange entre pairs autour de ressentis difficiles, mais aussi de partage d'un moment en commun dans un cadre sécurisant. La condition était que l'enfant se sente accueilli, contenu et soutenu dans son vécu émotionnel. Un second objectif était d'identifier les enfants nécessitant une prise en charge

individualisée. En effet, il était fort probable que la violence vécue ici fasse écho à des expériences difficiles, vécues avant la migration ou durant le voyage.

### **Le cadre, le groupe, le contenu**

Notre premier souci a été de veiller à une cohérence dans la constitution du groupe. Les 5 enfants à qui le dispositif s'est adressé étaient tous d'origine arabe (4 irakiens et 1 syrien). Ils avaient en commun la langue, l'appartenance religieuse, le vécu d'exil et le fait d'être hébergés dans le même centre d'accueil. Nous avons également veillé à ce qu'ils se situent dans la même tranche d'âge. Le plus jeune était âgé de 7 ans, le plus âgé de 10 ans. Ils ont été accueillis dans le bureau de consultation, aménagé en conséquence. Après s'être déchaussés, comme il est coutume de faire lorsqu'on pénètre dans un espace privé dans le monde musulman, nous nous sommes installés au sol, sur un tapis et des coussins, en cercle. Je me suis présentée au groupe, et ai parlé du lien de collaboration que j'avais eu avec ma collègue lorsque nous travaillions ensemble. Chaque enfant s'est successivement présenté, en donnant son nom, son âge et son pays d'origine. Ensuite, un cadre a été donné, afin que les enfants puissent avoir des repères : où sommes-nous ? Pourquoi nous réunissons-nous aujourd'hui et pourquoi chacun a-t-il souhaité venir ? Il s'est avéré que ma collègue avait préalablement discuté avec les enfants et leurs parents pour leur proposer cette consultation. Chacun a pu exprimer les raisons personnelles à être présent dans la séance. Ensuite, j'ai énoncé les règles qui allaient régir la rencontre : le droit au silence ; l'interdiction de se moquer les uns des autres ; l'interdiction de se faire mal, à soi ou aux autres et d'abîmer le matériel ; la confidentialité des échanges par rapport à des enfants extérieurs au groupe. Après l'énonciation des règles, un échange

physique spontané a émergé de la part d'un enfant, que j'ai proposé comme une interaction à tout le groupe. En cercle, chacun a frappé à tour de rôle dans la main de son voisin de gauche. Le rythme dans le cercle, hésitant au départ, s'est progressivement fluidifié. Le plaisir kinesthésique et les rires partagés ont permis de créer une dynamique dans le groupe et de ressentir émotionnellement sa propre participation. Nous étions dès lors prêts à échanger ensemble.

Un outil a ensuite été proposé aux enfants. Il a permis que chacun repère et partage son état émotionnel et les représentations associées. Concrètement, des cartes montrant un personnage avec des visages différents, représentant chacun une émotion, étaient disposées sur une table. À tour de rôle, chaque enfant était invité à se lever du cercle et à choisir la carte qui ressemblait le plus à « *ce qu'il ressent dans son cœur* ». Ils avaient le choix de montrer ou non la carte au groupe. Vingt-trois cartes ont été reprises de l'outil « *Le langage des émotions* », dont la carte « *je ne souhaite pas m'exprimer* », en congruence avec la règle de droit au silence. La carte « *je me sens protégé* », et qui montre un personnage avec un casque militaire, malgré la pertinence de l'émotion exprimée, n'a pas été proposée, car pouvait réactiver des souvenirs anxigènes, à ces enfants provenant de pays en proie à des conflits armés. Chacun a souhaité partager sa carte avec le groupe et a pu parler de son vécu. Alors que la consigne portait sur ce qui était ressenti « *ici et maintenant* », les enfants ont spontanément abordé une émotion en lien avec des souvenirs difficiles. Derrière le souvenir de la bagarre au centre se sont rapidement profilés les souvenirs du pays d'origine. L'expérience commune de la bagarre au centre a été abordée avec des sentiments d'insécurité, de peur de voir son parent touché, voire tué et de se trouver dès lors seul en Belgique,

soit des sentiments de manque de contenant et des angoisses d'abandon. L'exercice a mis en évidence que les émotions exprimées par les enfants étaient assez proches chez les uns et les autres et avaient trait à la peur, voire à la terreur, et au sentiment d'abandon et de perte. Dans le quotidien, la peur a été associée aux soirées et à la nuit, lorsque les enfants doivent se rendre seuls aux toilettes communes de l'étage. Chacun a pu découvrir qu'il n'était pas le seul à éprouver des difficultés à circuler dans les couloirs du centre la nuit. Un des enfants a proposé sa propre ressource aux autres (réciter des versets coraniques qui permettent de se sentir protégé). La peur était aussi reliée à des souvenirs de la guerre comme le bruit des avions et la peur de mourir.

### Laisser une place au corporel

La dernière partie de la rencontre s'est axée sur une activité faisant appel au corps avec l'objectif que les enfants puissent réexpérimenter un état de bien-être et de calme intérieur au travers d'une relaxation inspirée de l'hypnose. Couché sur le tapis avec un oreiller sous la tête, chaque enfant a reçu un tissu pour se recouvrir. Ils ont été invités à fermer leurs yeux. Ma voix et celle de ma collègue qui assurait la traduction les ont accompagnés pour ressentir une respiration plus calme, profonde... je les ai ensuite invités à se visualiser dans un endroit de sécurité, par exemple une bulle transparente qui les protège tout en leur permettant de voir et interagir avec l'environnement, et ce en toute sécurité. Cette bulle transparente peut se voir comme une représentation de l'enveloppe psychique, conceptualisée par Freud, Anzieu ou Kaës. Un endroit « où rien de mauvais ni dangereux ne peut leur arriver ». En s'appuyant sur le vécu corporel, l'exercice visait à remobiliser la fonction contenante du psychisme pour renforcer le sentiment de sécurité interne des enfants.

Deux des enfants se sont montrés particulièrement réceptifs à l'exercice proposé, un seul a émis plus de résistances, par le rire et par le fait de vouloir continuer à interagir verbalement et physiquement avec les autres. Un autre enfant a exprimé qu'il se voyait courir dans la bulle de protection, ce qui semblait l'amuser. Lorsque cet exercice s'est achevé, les enfants se sont accroupis en cercle et je leur ai proposé de faire un cri féroce, qui pourrait faire peur à « *l'invisible des toilettes* », un cri de lion par exemple. Nous avons tous crié ensemble à plusieurs reprises, en passant à la position debout, tout en nous étirant vers le haut. Lors de l'exercice avec les cartes, la croyance que, pour faire peur aux enfants, une personne invisible circulait dans les couloirs du centre et surtout dans les toilettes avait été exprimée. Cette phobie peut être lue comme l'expression d'une angoisse courante chez les enfants. Ils ont décrit cette présence comme une femme, qui chuchote et les suit et se cache lorsqu'ils se retournent, et qui reste généralement dans les toilettes. Une lecture anthropologique permet d'envisager que les enfants fassent appel à un contenu culturel, celui des djinns, décrits comme affectant particulièrement les lieux déserts et humides. Un effet de contagion à l'intérieur du groupe à partir du récit des deux premiers enfants est aussi à prendre en compte. Chacun a ensuite tapoté l'ensemble de son corps avec ses mains, afin de ressentir physiquement les limites de l'enveloppe corporelle. La séance s'est achevée dans les rires...

### Insérer la parenthèse du groupe dans la vie des enfants

La question était ensuite de veiller à l'inscription de cette expérience synchronique dans leur réalité familiale et de la relier à leur parcours d'accueil, afin que les enfants se sentent autorisés à utiliser les ressources mobilisées durant la rencontre dans leur vie quotidienne. Les enfants ont exprimé spontanément le souhait de

bénéficier de rencontres individuelles, pour échanger plus longuement. Une lettre d'explication a été transmise et traduite aux parents, afin de les intégrer à la démarche d'aide. Il était essentiel de reconnaître leur entière compétence dans les choix concernant leur enfant, en dépit de leur méconnaissance du fonctionnement des structures d'aide en Belgique. Deux semaines plus tard, j'ai reçu individuellement les deux premiers enfants. Un troisième a été vu avec son père, à sa demande. Il ressort que « l'angoisse des toilettes » a pu être minimisée. Des prises en charge individuelles se mettent en place pour les enfants qui vivent des difficultés plus récurrentes, liées à leur histoire.

### Conclusion

À l'issue de cette première expérience, le petit groupe s'est avéré être un lieu qui favorise les échanges entre les enfants, qui diminue le sentiment d'étrangeté à se trouver face à un

psychologue et qui permet un partage des ressources entre les enfants. Ce groupe de débriefing précoce face à un événement isolé favorise la capacité des enfants à mobiliser leurs ressources et à contenir une montée de l'angoisse. La violence vécue en Belgique fait écho à des peurs liées à l'histoire prémigratoire des enfants. Dans nos lieux d'accueil, il faut dès lors veiller à les préserver au maximum d'une nouvelle confrontation à la violence. Je pense qu'une des fonctions essentielles d'un lieu d'asile est de permettre aux enfants de réexpérimenter un sentiment de sécurité. L'accueil remplit alors une fonction de refuge, étape importante avant d'explorer le monde extérieur avec plus de confiance. Le dispositif présenté ici n'a pas la prétention d'être un groupe thérapeutique à proprement parler, ce qui nécessite une réflexion et une formation plus soutenue de ma part. Mais il reste un cadre qui peut être proposé ponctuellement et dont les enfants semblent avoir bénéficié.



# **Immigration et vieillissement**

Yveonne Simeone

# Immigration et vieillissement

*Yvonne Simeone*

Depuis une décennie au moins, les immigrés installés en Belgique dans l'après-guerre arrivent à l'âge de la retraite, participant ainsi au vieillissement collectif de la population, phénomène qui ne cessera d'évoluer avec le temps en raison, notamment, des progrès de la médecine. Lorsque la dépendance s'installe, que l'isolement les guette, les immigrés sont confrontés aux mêmes problèmes de vieillesse que les autochtones. Si la famille se charge d'y remédier, les obstacles existent et font que le recours aux professionnels s'avère nécessaire. Pourtant, malgré les services proposés par les secteurs public et privé, les personnes âgées immigrées n'y font pas ou peu appel. Ce constat s'explique par l'absence de réponses adéquates et de coordination des acteurs ainsi que par la rareté des liens avec les réseaux familiaux et associatifs des migrants. Des changements sociaux ne permettent plus à certaines familles issues de l'immigration d'assumer la responsabilité de garder chez soi un parent dépendant ; de nombreuses personnes doivent envisager le recours à des professionnels du secteur. Il appartient à ces derniers d'envisager l'adaptation de leurs services face aux besoins culturels de leur nouveau public. Cela implique notamment de surmonter des barrières spirituelles et linguistiques. Pour y répondre, une réflexion doit se mettre en place au sein des établissements afin de former le personnel aux réalités des migrations, à la communication interculturelle et inclure cette dimension dans la conception des services proposés aux personnes âgées.

## Conditions de vie des personnes âgées immigrées et de leur famille

La consultation des responsables d'associations de migrants des différentes cultures et la rencontre de familles et de personnes âgées issues de l'immigration permettent de circonscrire leurs conditions de vie. Dans la plupart des cas, ce sont les enfants qui prennent en charge leurs aînés, parfois dans des ménages où quatre générations se côtoient. Il n'est donc pas toujours aisé d'accueillir chez soi son père ou sa mère, voire ses beaux-parents, d'autant plus que les jeunes générations quittent de plus en plus tard le domicile des parents, compte tenu de la prolongation des durées d'études et des difficultés d'accès à l'emploi, ou encore des taux de divorce au sein des jeunes couples. Les logements sont exigus et l'espace à partager est contraignant.

Les valeurs et les codes intégrés par les aînés ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux des générations qui suivent. Les plus jeunes ont souvent la faculté de se retrouver entre deux cultures. Ils sont confrontés à des personnes âgées qui par nostalgie se tournent vers leurs racines, leur religion, la langue d'origine... Cette situation peut provoquer des frictions intergénérationnelles. Aussi, certaines personnes âgées préfèrent vivre seules : les enfants se relayent et, à tour de rôle, leur rendent visite, mais c'est souvent à la fille de la famille qu'incombe la prise en charge. Les migrants âgés souffrent parfois de solitude et se disent « abandonnés ». Quant à la « seconde génération », dite « génération sandwich », il arrive qu'elle soit dépassée par le devoir de s'occuper, en même temps, de ses enfants, de ses petits-enfants et de ses aînés, voire de son emploi.

L'isolement des personnes âgées issues de l'immigration équivaut, dans bien des cas, à l'appauvrissement de leurs réseaux relationnels, réduits à leurs enfants uniquement. C'est ainsi que, petit à petit, elles

perdent les repères qu'elles ont mis du temps à s'approprier dans le pays d'accueil : connaissances, informations, langue... La plupart ne veulent pas entrer en maison de repos qu'elles assimilent à une « prison », à un « mouroir » ou à des maisons de repos de leur pays. Elles se méfient du manquement potentiel au respect dû à leur âge et à leur culture qu'elles risquent d'endurer si elles devaient y séjourner. Certaines parlent de l'échec de l'éducation qu'elles ont transmise à leurs enfants : « *Nos enfants nous abandonnent dans une maison de repos alors que nous nous sommes occupés de nos parents jusqu'à leur décès* ».

Parfois, les enfants, confrontés à l'autorité des parents dont les attentes sont importantes, n'ont pas d'autre choix que de se plier au désir de ces derniers, malgré les problèmes que cela occasionne avec leurs propres enfants et milieux, sans compter avec le regard critique de leurs parents qui représente lui-même un frein à des relations sereines. On constate néanmoins, du côté des services dédiés aux personnes âgées, que l'appel à des professionnels est un pas qui n'est franchi que dans le cas où la prise en charge des aînés s'avère être psychologiquement ou physiquement trop lourde, ou que leur vie est en danger. Une évolution, certes très lente, se précise pourtant quand on interroge des jeunes issus de l'immigration, devenus eux-mêmes des professionnels de soin : la deuxième génération subit la pression des origines, se sent redevable par rapport aux sacrifices des parents et souvent se sent coupable de devoir placer ses parents en institution — le regard des communautés étant très critique lors d'un placement.

La plupart des migrants âgés ont la nostalgie du retour au pays, surtout les hommes, les femmes étant plus partagées : elles voudraient rester auprès de leurs enfants et petits-enfants. En général, elles n'ont pas eu de carrière professionnelle, s'étant chargées d'élever une famille nombreuse. Au décès du conjoint, elles se retrouvent isolées faute de vie sociale et sans parler la langue du

pays d'accueil. Elles ne peuvent pas toujours bénéficier d'une pension de survie, elles doivent alors se tourner vers les services sociaux. Les hommes, par leur travail, se sont mieux adaptés, parlent au moins un peu la langue du pays et bénéficient généralement d'une pension. Le retour au pays dépend également d'une propriété acquise ou non dans la région d'origine ou en terre d'exil.

Après tant d'allers et retours fatigants et s'être rendus compte que des soins accessibles et performants leur étaient vitaux, les migrants âgés abandonnent peu à peu l'idée du retour définitif au pays, jadis tant espéré. Tout compte fait, la mentalité de leur pays d'origine n'a-t-elle pas aussi évolué ? Ceux de leur âge qu'ils pensaient retrouver s'en sont allés. Les migrants âgés, résignés, se fixent ainsi définitivement sur le sol qui les a accueillis. Pour eux, ce sont bien leurs propres enfants qui doivent veiller sur leurs vieux jours. Ils gardent néanmoins l'envie de vouloir être enterrés sur la terre qui les a vus naître, mais, comme les enfants n'y seront pas, l'idée que le recueillement s'avèrera plus compliqué pour eux, vu la distance, fait encore obstacle. Alors, encore une fois, ils se résignent, n'ayant pas le choix. Si certains immigrés contractent une assurance pour le rapatriement du corps, de plus en plus de migrants sont désormais enterrés en Belgique. Certains musulmans, par exemple, optent pour les parcelles (carrés musulmans) mises à disposition par certaines communes afin de respecter le rite funéraire musulman. Il reste cependant beaucoup à faire pour que des structures de soin acceptent d'inclure la dimension culturelle dans leurs services. Il est également vrai que la perception de ces structures doit évoluer au sein de certaines communautés immigrées : dans certains cas, « *quand on propose aux personnes âgées immigrées de visiter une maison de repos en compagnie de leurs enfants, elles refusent de crainte que ceux-ci ne les y laissent* ».

## Résultats d'une recherche

En 2008, le CPAS de Mons est sollicité par diverses populations issues de l'immigration pour une prise en charge spécifique de leurs aînés. Il décide (en concertation avec ses principaux partenaires : le Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme, le Centre interculturel de Mons-Borinage [CIMB], l'Université de Mons) de mener une réflexion sur la problématique en investiguant auprès des associations et des structures de soin de la région en charge des personnes âgées, ainsi que des regroupements et des médias issus de plusieurs communautés immigrées. La Fondation Roi Baudouin contribue au projet dès 2009 dans le cadre de son appel « Migrants âgés, séniors de chez nous ». Ces premières étapes débouchent, en 2010, sur une recherche-action de trois ans, soutenue par le Ministère wallon de l'Action sociale, de la Santé et de l'Égalité des chances. Le questionnement est centré sur la place des aînés immigrés dans la société : en partant de la culture, coutumes et habitudes du pays d'accueil en cette matière, une mise en perspective sera réalisée vers d'autres cultures représentées dans la région. L'opération est censée produire des recommandations politiques et pratiques. L'accent de ce projet innovant est préventif et donne la priorité au maintien à domicile. Cela est congruent avec la volonté de la plupart des familles immigrées. Dans une vision prospective, il s'agit d'accompagner les familles dans un changement de mentalité envers l'accueil spécifique des personnes âgées. Il s'agit également de concevoir la fonction de « relais » des professionnels socio-sanitaires dans des processus de prise en charge diversifiés et une collaboration familles/institutions au bénéfice des aînés.

- *Au niveau du public cible*, la question posée est : pourquoi les personnes âgées immigrées ne font pas ou peu appel aux services proposés ? Des raisons culturelles, sociales et économiques expliquent que les « immigrés vieillissants » sont très peu présents dans les institutions pour personnes

âgées et hésitent à faire appel aux services proposés. Des informations lacunaires sur les services sont aussi pointées.

- *Au niveau des professionnels*, le constat souligne le peu de prise en compte de la dimension culturelle dans les services dispensés. Un besoin de connaissance et de compréhension de la culture de l'autre est nécessaire pour pallier aux tensions identifiées dans certaines situations.
- *Au niveau politique*, il existe un manque évident de cohésion et d'articulation entre les niveaux de pouvoir (Communauté, Régions, Provinces, Communes, CPAS) et d'action (notamment les associations et les services privés). Plus profondément, on note l'absence de mobilisation des pouvoirs publics par rapport à cette thématique. Pourtant, les indicateurs démographiques révèlent que cette population est bien présente et a besoin d'aide. Les moyens consentis servent à alimenter le débat et la réflexion, toujours utiles, comme si l'on voulait encourager les initiatives locales à aller de l'avant.

## Perspectives et recommandations

La majorité des personnes d'origine étrangère de plus de 65 ans sont issues de la migration de travail. Des décennies durant, différentes études et politiques ont négligé les migrants âgés au profit des nouvelles générations, ignorant ou ne se sentant pas concernés par cette « nouvelle » question sociale. Faute de réponses adéquates, c'est le réseau familial, social et culturel qui a suppléé à la prise en charge des aînés immigrés lorsqu'ils devenaient dépendants. Mais de plus en plus de familles ne peuvent plus assumer cette responsabilité, surtout quand des soins médicaux s'avèrent nécessaires.

Par ailleurs, au sein de notre société de plus en plus diversifiée, les liens de solidarité intergénérationnels et interculturels doivent être encouragés, ce qui implique de construire des ponts entre des

personnes d'âges et d'origines différents. Des travailleurs issus de l'immigration seront amenés, en tant que professionnels, à s'occuper des aînés de toute origine. Ces divers potentialités et défis doivent être considérés globalement afin de renforcer tant la réponse sociale face à la question du vieillissement que celle face à l'enjeu de cohésion socioculturelle de notre société.

Si l'éventuelle hétérogénéité culturelle d'une personne d'origine étrangère doit être prise en considération en tant que telle, chaque personne présente, en réalité, des particularismes dans des domaines comme la distance corporelle, le contact visuel, la communication verbale ou non verbale, les silences, le toucher, le rapport à l'organisation sociale, la perception du temps, la perception de la santé et de la maladie, les habitudes alimentaires... Si la pratique privilégiée est l'uniformisation ou la collectivisation du soin (alors vu comme un « produit »), cette diversité consubstantielle à l'identité individuelle sera vécue par le personnel et les responsables des structures de soin comme une difficulté de la prise en charge des personnes âgées. En revanche, tenir compte des différences individuelles et culturelles dans le soin (alors vécu comme une « relation ») ouvre vers la diversification des offres et des services en cette matière. Dans ce cas, le lien aux personnes âgées d'origine étrangère et la présence des professionnels du soin peut être un atout préparant les services dédiés aux aînés aux défis de la diversité. D'où l'importance de mieux connaître ces groupes, leurs comportements, aspirations, etc. afin de prévoir des interventions adaptées et un personnel formé, à l'aise face à la communication interculturelle/interpersonnelle.

Dans le domaine de l'équité du traitement, la recherche montre que le droit à la sécurité sociale varie selon le statut du migrant et son parcours professionnel. La prise en compte des inégalités d'accès aux soins fait donc partie des pistes à approfondir par les pouvoirs

compétents : l'enjeu est de s'accorder sur une harmonisation des politiques en tenant compte des individualités. L'analyse met ainsi en évidence qu'il est nécessaire d'aller vers une approche transversale et transdisciplinaire afin de répondre aux attentes des familles et des personnes âgées.

- *Au niveau local*, le travail en réseau multi-acteurs permet de mettre en relation (même de manière informelle) les personnes âgées, les familles, le secteur associatif issu de l'immigration et celui des soins de santé, de l'hébergement et de l'animation des personnes âgées ainsi que les services d'aide à domicile. Il permet également d'informer les acteurs sur les ressources et besoins des uns des autres et de revoir les représentations stéréotypées les uns des autres. On peut ainsi repenser l'accueil de façon multimodale (domicile et hébergement) en y incluant l'aspect interculturel de plus en plus visible au sein de la société et renforcer les familles (information, aides...) pour le maintien (partiel ?) à domicile afin d'éviter l'isolement.
- *Au niveau du secteur*, il s'agit de sensibiliser et former les professionnels à l'adoption de bonnes pratiques dans des contextes multiculturels et de diversité : ne pas hésiter, par exemple, à valoriser les ressources et la collaboration des associations et des travailleurs issus de différentes cultures pour une meilleure connaissance et compréhension des pratiques familiales ou personnelles. Dans ce cadre, la langue est souvent citée comme étant un obstacle : dans la limite des disponibilités, il s'agira de recenser les différentes langues parlées parmi les acteurs cités et de les valoriser dans le cadre de services de traduction, d'interprétation et de médiation interculturelle.



# **Réalités de l'immigration des familles africaines en Occident**

Joseph Gatugu

# Réalités de l'immigration des familles africaines en Occident

*Joseph Gatugu*

**En Afrique subsaharienne, beaucoup de personnes s'imaginent encore que « l'Occident » est un paradis. La réalité est pourtant tout autre. C'est ce que s'appliquent à montrer les différents auteurs qui ont coécrit ce livre. L'objectif des différentes contributions est d'informer sur la vie des Africains tentés par l'émigration vers l'Europe ou l'Amérique et de ceux déjà engagés dans le processus migratoire. Un accent particulier est mis sur les difficultés que rencontrent les familles, non pas pour décourager qui que ce soit d'y aller, mais juste pour évoquer une autre face méconnue de l'Occident par beaucoup de non-résidents, une face émaillée de difficultés.**

À ce titre, le livre se veut un guide d'information sur les modalités d'installation en Occident et les problématiques liées. Il rassemble des expériences utiles pour une

meilleure intégration locale. Le fait de souligner les difficultés que rencontrent les familles africaines en Occident ne signifie pas que toutes ont échoué leur intégration ou que l'intégration y soit impossible. En effet, tous les couples ne sont pas cassés, toutes les familles ne sont pas monoparentales, tous les hommes ne sont pas des « célibataires géographiques », tous les jeunes ne sont pas délinquants, tous les parents ne sont pas chômeurs... Bien au contraire, il y a des familles africaines qui ont réussi l'intégration dans leur nouveau milieu de vie, bien que parfois acrobatiquement. Ayant enterré à tout jamais leurs rêves d'un Eldorado qu'elles entretenaient avant leur émigration, elles se contentent de ce qu'elles peuvent avoir, convaincues que l'Occident leur offre une vie de loin meilleure que celle qu'elles auraient pu avoir en Afrique si elles étaient restées là-bas. Le livre conclut par une série de recommandations relatives aux meilleurs processus migratoires pour ces familles. Elles sont adressées aux acteurs impliqués dans ces processus : familles africaines migrantes ou ayant un projet de migrer en Occident, les gouvernements des pays d'origine et d'accueil, ainsi que les acteurs sociaux chargés de l'accueil et de l'intégration des migrants.

## Vient de paraître

### Les familles africaines et le mythe de l'Occident Destins migratoires singuliers

*Editions de L'Harmattan, Paris, 2015*

*Sous la direction de Joseph Gatugu*

Pour les Africains subsahariens qui n'ont jamais foulé le sol occidental, l'Occident représente un ailleurs merveilleux, un paradis sur terre, le lieu de la « vraie » vie... Cependant, la réalité de l'Occident est tout autre. Cet ouvrage rapporte les expériences singulières de familles africaines résidentes. Dans ce nouvel espace de vie, des difficultés de valorisation identitaire et culturelle, de cohésion conjugale, d'éducation des enfants, d'insertion socioprofessionnelle, etc., sont à affronter





# ***Carte blanche : l'éternel suspect***

Rachid Bathoum

# CARTE BLANCHE :

## L'éternel suspect

*Rachid Bathoum*

Mon voyage vers la démocratie est associé, dans mon esprit de déraciné, à une certaine forme de bonheur ou ce qui est censé l'être : il est parsemé d'embuches, certes, mais aussi de moments de joie et d'amour. Il me renvoie, de manière continue et dans différents contextes, à me poser des questions : suis-je ce que je suis ? Suis-je le produit d'une histoire ou de plusieurs ? Suis-je ce que les « nous » pensent que je suis ? Suis-je ce que les autres veulent que je sois ? Est-il possible d'être les « autres » ? Quel chemin prendre pour être ce que je suis ?... Ces questions traversent continuellement mon esprit. Elles me rappellent que la route à parcourir demande de la patience ; il exige de moi de me réorienter en permanence. Je prends conscience que je suis moi tout en étant les autres : j'ai des histoires multiples à l'image de ce père, tirailléur marocain, dont la famille a immigré en France, une partie installée en banlieue parisienne, à l'image aussi de ces migrants, mineurs en Belgique. Je suis l'héritier de ces travailleurs qui me guident et me permettent d'être moi, tout en sachant que je suis eux. Ces histoires me rappellent de chercher la raison, de m'éloigner de la colère, d'élargir mon horizon et de revoir, enfin, les contours de ce qui paraît être la ligne droite induite par une certaine norme. Rien n'est droit pourtant, tout est à ajuster. Ces histoires sont devenues au fur et à mesure du temps mes outils d'action ; elles me permettent de participer à construire un monde idéalisé, à jamais inachevé.

*Mon origine, mon outil*, est le prolongement de l'initiative de l'autre : il agit et me fait réagir. Mon origine et, par déduction, ce qui est supposé être ma religion me permettent de bâtir une idée, un comportement, une vision sur mon monde. L'autre me devine, me « préfabrique », me met en scène : il me construit socialement. Plus j'avance, plus le sentiment que je suis moi-même un outil prend forme. Les outils sont des fabrications, je suis une fabrication au service d'une connaissance, d'un savoir, d'idéologies. Un outil animé (comme disait Aristote en parlant d'esclaves) à qui on refuse la considération et la pensée.

Les outils se manipulent, ils peuvent servir à soumettre la nature et les hommes. Ils sont utilisés pour assujettir et imposer une certaine forme, une certaine vérité, ils sont là pour donner du sens. L'homme est un outil pour l'homme. Pour paraphraser Sartre, il n'est pas prédéfini par une essence, il est ce qu'il devient. Il est ce qu'un autre veut qu'il soit. Le noir était-il l'outil du blanc ? L'Algérien celui du Français ? Le juif du nazi ?... L'Arabe musulman est-il devenu l'outil d'un phantasme collectif (encore) sans nom ? *Mon outil, ton origine*.

*Dans les années 90*, il fallait s'intégrer. Je posais, à travers les autres, beaucoup de problèmes dans les quartiers, j'empêchais le vivre ensemble, je ne m'accommodais pas aux règles, je cassais, je volais, je perturbais l'ordre public. Il fallait donc, me contrôler, m'inculquer le respect des normes, me dire par la force que les choses ne se passent pas comme ici, chez eux, chez moi, ou ce qui est prétendu être chez nous. Il s'agissait de renforcer la logique sécuritaire et de m'amener à être dedans, par la force. Il me fallait être bon citoyen et abandonner une partie de mon identité qui fait tache, une partie qui ne cadre pas avec les réalités des gens d'ici. Je devais m'approprier « leur » culture : m'adapter ou m'en aller.

Me voilà classé, catalogué, assigné et mis de ce fait en dehors de la catégorie qui mérite les égards, le « nous ».

*Les années 2000*, ma face d'Arabe se double de celle du musulman. Je continue à être un danger pour la paix. Un ennemi de l'intérieur. Les immigrés et leurs descendants sont confondus avec ce qui est supposé être leur religion : l'islam. Une religion associée à la violence, à la terreur, à l'inégalité. Elle fait des musulmans des suspects permanents, à éviter, contrôler, juger. On limite leur accès à l'emploi, les rend responsables de désordres, les pointe lors d'événements violents ; on leur fait la leçon en les incitant à se mobiliser et à se désolidariser de ceux qui ont posé des actes violents. Tous subissent les soubresauts d'une actualité qui les dépasse. Ils sont façonnés comme figures de la peur et canalisent toutes les haines. « Nous » exprime sa phobie des musulmans sur tous les espaces disponibles : certains s'attaquent aux filles voilées, d'autres s'exposent dans la presse, sur le Net...

L'islamophobie se revendique. Les présumés musulmans sont des présumés coupables. La classe politique se braque sur la radicalisation des seuls musulmans et remet en question le droit du sol. La tempête identitaire empêche les interactions, réduit les espaces de parole et configure « la question musulmane ». Les consciences s'y habituent et l'ensemble des musulmans d'Europe est pris en otage dans la cristallisation des contradictions nationales et internationales. Est-il encore possible qu'il soit « Nous », agents de la production de l'ordre social, ouverts et fiers membres de la société ?

Je suis le suspect, et à travers moi, mes ancêtres n'auraient jamais imaginé, avant de prendre le chemin de l'exil, qu'ils seraient un jour perçus de cette manière ; ils n'auraient jamais pensé que les ténèbres pouvaient émerger de là où l'on espérait trouver les lumières.



# ***Vers l'imaginaire migrant***

*Tina Van Roeyen-Mouneimné*

# Vers l'imaginaire migrant

*Tina Van Roeyen – Mouneimné*

**« Mais où es-tu allée chercher ce sujet ? » me suis-je entendue maintes fois dire. Comme quoi une Polono-Libanaise mariée à un Flamand investiguant le volet migrant de la littérature québécoise ne collait pas trop. Même si à la base je n'ai absolument rien à voir avec le Québec, le sujet m'était cher et personnel. Petite, on me demandait souvent de m'exprimer sur mes deux patries, voire de choisir (!) entre les deux. Longtemps, je vivais mon interculturelité de façon exclusive. Polonaise au Liban, Libanaise en Pologne. Entretemps, je me prédestinais à faire une thèse. En études francophones. Le Canada fonctionnait dans l'imaginaire de mes deux pays (en Pologne et au Liban) comme terre promise. Je connaissais les défis d'insertion et la recherche identitaire des migrants. C'est dans la famille. Je m'imaginai que les écrivains devaient, comme moi et comme beaucoup d'immigrants, devenir des porte-paroles de leurs gouvernements et des profs d'histoire-géographie. Après la lecture du livre *Le Bonheur à la queue glissante* d'Abla Farhoud où la narratrice se posait les questions que moi-même je me posais, en plus dans un contexte qui m'était familier (en l'occurrence le Liban), j'ai décidé : « ça ou rien ».**

L'objectif principal de ma thèse (Mouneimné, 2013) était d'examiner le statut des écrivains immigrants et de ce qu'on a nommé « écritures migrantes » au sein du paysage littéraire québécois. Mettre un peu d'ordre dans ce qui a été déjà publié. Pour cela, j'ai dû plonger dans le contexte d'effervescence culturelle et sociopolitique au Québec de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, contexte marqué d'une part par le néonationalisme et, d'autre part, par la prise de conscience de la présence des minorités. J'ai aussi complété, en guise de préparation, un cursus postuniversitaire de deux ans en études interculturelles pour introduire un peu plus de rigueur scientifique dans ce que je connaissais par intuition et expérience (notions de géopolitique, communication interculturelle...).

Mon premier chapitre donne amplement la parole aux écrivains immigrants eux-mêmes. Ils exprimaient en effet un besoin brûlant de s'affranchir de la fixation aussi bien sur leur pays natal que sur leur passé, et ainsi de dépasser les catégories binaires existantes, « nous » et les « autres ». Les écrivains venus d'ailleurs participaient activement à la vie culturelle québécoise depuis plusieurs décennies, mais c'est seulement dans les années 1980 que le débat critique sur leur appartenance au patrimoine littéraire s'est intensifié. Intitulé « Le contexte d'énonciation de l'écrivain immigrant francophone au Québec », le chapitre est consacré à l'analyse du rôle de l'écrivain immigrant au sein de l'institution littéraire québécoise. L'état des lieux brossé au préalable tente d'explicitier les facteurs qui auront suscité, dans les deux dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, la consécration par le discours critique (journalistique et universitaire) de l'apport des écrivains immigrants au champ littéraire québécois. À ce niveau contextuel, je me suis également penchée sur l'autoperception et les

différentes stratégies identitaires déployées par l'écrivain immigrant, pour finalement aborder son rapport aux débats socioculturels et même aux politiques au Québec.

Le deuxième chapitre, « Imaginaires migrants et leurs modalités textuelles », est consacré à l'analyse de l'imaginaire littéraire des écrivains immigrants. Chaque écrivain vit l'immigration à sa façon : alors que certains sombrent dans la solitude et le mutisme, d'autres recherchent l'inspiration dans l'incertitude identitaire. Ce qui se laisse surtout observer, c'est que l'immigration déclenche des interrogations et des réflexions qui provoquent à leur tour une certaine circulation mémorielle et, à la longue, un déplacement d'imaginaires. Suite à un recul spatial et temporel, le pays d'origine relève d'une réalité plus fictive que réelle : il s'impose davantage à un travail de la mémoire qu'à la reconstruction des faits du passé. Le deuxième chapitre tâche justement de saisir cette reconfiguration, là où le passé cesse d'être la préoccupation centrale au profit d'une complexification de l'imaginaire de soi au moyen de modalités d'écriture plus diversifiées. J'ai étudié, à travers les thèmes abordés par les écrivains immigrants, ce que Robin (1989) nomme le « nouvel imaginaire social ». Indépendamment du fait que l'immigration puisse être perçue comme une expérience positive ou négative, elle demeure le lieu même d'interrogations, de « passages ». Les personnages des romans migrants évoluent dans des espaces pluriels, et leur perception du monde s'en abreuve incessamment. Des espaces réels chez Bianca Zagolin, Abla Farhoud, Marie-Célie Agnant ou Mona Latif-Ghattas, marqués par le binôme du début (espace d'origine) et de la fin (le Québec, aire d'accueil), nous sommes passés à des représentations spatiotemporelles plus poreuses et plus souples où l'expérimentation avec le nouveau prévaut sur la

nostalgie. Pour Naïm Kattan, Régine Robin, Marco Micone et Sergio Kokis, l'immigration sera perçue comme une invitation à une réflexion sur soi plutôt qu'à une remémoration du passé. Enfin, Dany Laferrière, Ying Chen et Émile Ollivier se libèrent de la problématique de l'immigration, en accordant dans leur prose une place prépondérante aux sujets autres que ceux de l'immigration et de l'insertion dans le quotidien montréalais. La principale caractéristique de l'écriture migrante, à savoir la recherche identitaire entre le passé et le présent, et entre l'« ailleurs » et l'« ici » du héros immigrant, n'en demeure pas moins un enjeu existentiel et esthétique à relever par les écrivains.

Dans le troisième chapitre, « Le rapport au français comme langue d'écriture », j'examine les conséquences du choix de la langue française comme langue d'écriture fait par les écrivains immigrants et, plus particulièrement, les effets (conscients et inconscients) de la langue maternelle sur leur écriture en français. La question est d'autant plus intéressante que la situation du français au Québec est considérée depuis toujours comme précaire. Le choix du français des allophones y relève presque d'une prise de position politique. Après un aperçu sur la conjoncture du français au Québec, ainsi que sur diverses possibilités linguistiques qui s'offrent aux écrivains, quatre cas de « travail » de la langue originaire sur l'écriture en français sont abordés. Sur l'exemple de l'apport de la langue arabe, des langues asiatiques, de la langue yiddish et de la langue créole, on verra comment la culture originaire de l'écrivain immigré entre en interaction avec l'écriture en français. En effet, c'est dans le matériau langagier que la dimension « migrante » se laisse le mieux observer. L'expérience de l'immigration s'efface progressivement au profit d'une élaboration proprement

esthétique, dans un jeu avec la ou les langue(s). Plus que simple outil de communication, le français comme langue d'écriture s'avère un espace identitaire, à même titre que la religion, le territoire ou la famille. C'est aussi grâce aux écrivains immigrants que le français s'est engagé dans un processus interactif d'enrichissement et de contamination par une pluralité de références sociales, culturelles et proprement linguistiques. Pourtant, plus que la coprésence des diverses des langues nationales dans le texte ou le flottement de leurs frontières respectives, le vrai plurilinguisme à l'œuvre est à lire, chez les écrivains immigrants, au niveau stylistique et discursif (sémantique, syntaxique, voire phraséologique), ce qui forme au final un imaginaire verbal puissant et polysémique.

Tout au long de cette étude, on a essayé de démontrer qu'une immigration bien réelle peut générer des passages migratoires fictifs. Certes, l'immigration et l'exil ont changé tout autant la vie que l'écriture des écrivains immigrants. En même temps qu'ils ont travaillé *sur* l'exil, ils ont été à leur tour travaillés *par* l'exil, ce qui a contribué à une réflexion sur la culture et sur la filiation possible avec la littérature québécoise et mondiale. Initialement associée à un courant « ethnique », à la littérature de la diaspora ou à la fiction autobiographique, toutes les trois désireuses de témoigner de l'expérience concrète et, le plus souvent, traumatisante de l'immigration, cette littérature a évolué. Il y a trente ans, le discours sur la diversité et sur le dialogue interculturel ne faisait que s'éclorre, et l'autre — l'immigrant — présentait une menace, au mieux une interrogation, aux certitudes identitaires des populations sédentaires. Entre 1980 et 2000, les choses ont bien changé, au Québec comme ailleurs. La crainte de l'autre a freiné pendant très longtemps la reconnaissance des immigrants comme citoyens de plein droit et les écrivains immigrants comme

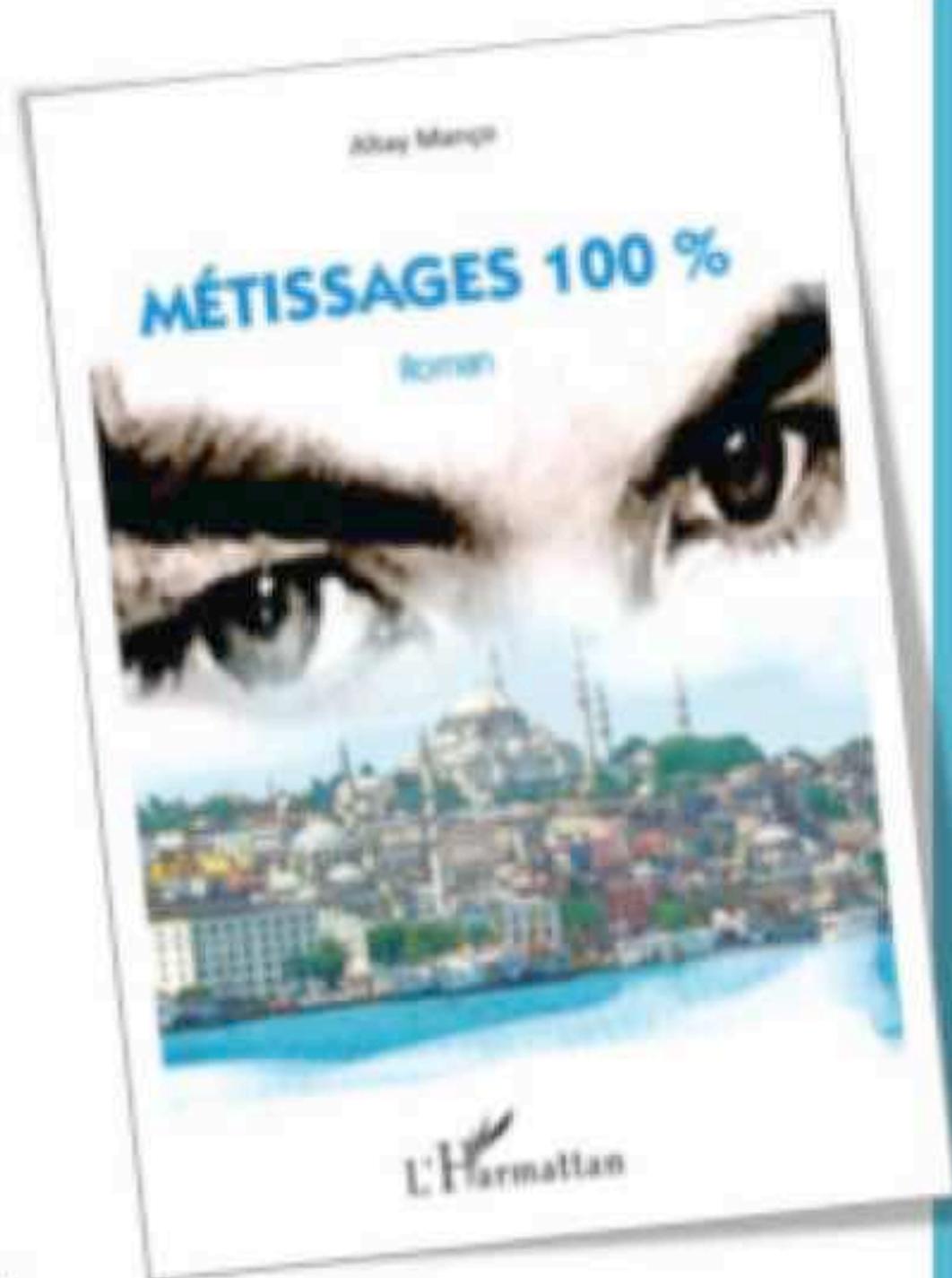
écrivains de plein droit. Des écrivains « immigrants », « transculturels » ou « postcoloniaux », ils sont devenus tout simplement, aux alentours de l'an 2000, « écrivains québécois ». Avec le temps, la question de leur insertion dans le corpus national de lettres ne se pose plus en termes de conflits et encore moins de « rivalité ». L'identité québécoise s'affermi au point que les Québécois « de souche » ne se sentent plus menacés par les immigrants. On peut dire que de ce point de vue, sociologique et psychologique, la présence des immigrants a été, et continue d'être, profitable au Québec.

Quand en 2006 je passais quelques semaines à Montréal, j'ai rencontré Abla Farhoud. Je l'ai accompagnée en transports en commun d'un événement littéraire chez elle (comme quoi les écrivains québécois sont particulièrement accessibles) et, sur les marches de sa maison, après avoir acheté des tomates — je me souviens très bien de ce moment-là — l'écrivaine me demanda : « *Qu'est-ce qui t'a donné envie d'écrire cette thèse ?* » Je dis la vérité : « *Toi. Ton livre. Je m'y suis identifiée* ». Elle réfléchit et répond « *bon ben tant mieux, ce n'est pas pour faire une autre thèse alors, mais c'est parce que ça a eu du sens !* »

Farhoud A. (1998), *Le Bonheur à la queue glissante*, Montréal : L'Hexagone.

Mouneimné T. (2013), *Vers l'imaginaire migrant. La fiction narrative des écrivains immigrants francophones au Québec (1980–2000)*, Bruxelles : Peter Lang.

Robin R. (1989), « La langue entre idéologie et utopie », *Vice versa*, n° 27, p. 31.



**Altay Manço,  
écrivain  
frontalier :**

**« Métissages  
100 % », un roman  
au service du  
contact culturel**

*Interview par  
Stéphanie Dujeu*

# Altay Manço, écrivain frontalier ; « Métissages 100 % », un roman au service du contact culturel

*Interview par Stéphanie Dujeu*

*Altay Manço, vous avez un parcours professionnel en tant que psychologue et praticien formateur avec de nombreuses publications scientifiques. D'origine turque en Belgique, vous travaillez la question des migrations à l'échelle internationale. Pourquoi avoir traversé la frontière de la fiction ?*

Je considère la mise en récit comme un artifice pédagogique en formation. Dans le cadre de mon métier de formateur, je me suis rendu compte que les idées circulent mieux à travers des histoires : on le dit souvent, mais ne le pratique que rarement ! Alors, j'ai commencé à raconter l'histoire des rencontres entre des gens, immigrés ou non. Ce qui se passe quand on met des personnes de cultures différentes dans des espaces communs. Pour finir, le passage à l'écrit fut progressif : de récits de vies lors de recherches sur des trajectoires migratoires ou d'insertion, je suis passé à un monologue pour le théâtre, la synthèse des précédents récits (« Turquie-Belgique : allers simples » qui introduit l'ouvrage *Turcs en Europe*. L'heure de l'élargissement, Paris, L'Harmattan, 2006 – NDLR). De récit en récit, c'était autant de tentatives d'écriture fictionnelle. Ce monologue est celui d'un ancien mineur parlant du haut de son nuage posthume. Il a été mise en scène à quatre reprises à Bruxelles, Liège et à Visé. Il a aussi tourné en

lecture publique dans des écoles, notamment, lors du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'immigration turque et marocaine en Belgique en 2014. Une fois, un spectateur, sans doute d'origine nord-africaine, m'a interpellé : « Monsieur, vous ne connaissez pas ma famille, comment avez-vous pu écrire son histoire ? » C'était encourageant. Enfin, j'en arrive au passage au récit romanesque avec plusieurs personnages et des décors mouvants, le tout en interaction (*Métissages 100 %* écrit entre 2006 et 2012 et paru aux éditions de L'Harmattan – NDLR).

*C'est une lente traversée de frontière...*

Oui (rires). Si le monologue est de la bouche d'un mineur immigré de Turquie racontant sa vie à reculons, le roman parle, en revanche, de nous tous.

*Nous tous ?*

Oui, mais à travers les yeux d'une jeune femme issue de l'immigration qui regarde l'avenir : le roman essaye de décrire comment les éléments de notre histoire personnelle contribuent à échafauder nos identités. Comment le regard des autres nous modèle. La marge de manœuvre que nous avons et dans quelles conditions.

*Est-ce un récit autobiographique ?*

C'est, en effet, l'histoire de ce que j'ai vécu, entendu, lu dans l'exercice de ma profession. Non pas dans le sens autobiographique stricto sensu, mais c'est ce que j'ai toujours voulu dire, sans avoir l'occasion de le faire dans le costume du chercheur/formateur. Certes, la construction du récit se cabre dans le contexte de l'immigration turque en Belgique que je connais bien, et tourne autour d'une jeune femme. C'est comme si elle

donnait la réplique au vieil homme du monologue. Mais nous pouvons tous être le héros de cette histoire... L'objectif était, en effet, de proposer une histoire pour tous. J'ai voulu un récit rythmé à l'image d'une comédie romantique. Le langage est simple et l'humour y est un élément majeur. Je vise à ce que des acteurs migrants ou non, comme des enseignants et des élèves du secondaire supérieur, par exemple, mais aussi des apprenants de la langue française, se retrouvent autour de ce texte, un texte médiateur, un texte passeur de frontières, un outil pour intervenants.

### *Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur l'intrigue et les thématiques abordées dans le roman ?*

Brièvement, l'histoire se situe au croisement inattendu de deux « routes de soi ». Une jeune femme issue de l'immigration faisant carrière dans la mode, en conflit avec ses parents traditionalistes, et un professeur d'histoire et de langues orientales dont la vie tourne en rond. Sur fond de négociations de l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne (sujet régulièrement à l'affiche), nos héros sont menés d'aventures en épreuves, de Bruxelles à Istanbul, en passant par Marchienne-au-Pont, à la recherche de leurs idéaux. C'est le prétexte pour travailler deux axes identitaires aux sources de mes préoccupations scientifiques et pratiques : les identités personnelles et collectives : autant de frontières ethniques que nous construisons comme dirait l'anthropologue norvégien Frederik Barth. L'axe de l'identité personnelle, d'abord. C'est la fameuse question « qui suis-je ? », mais aussi « que m'a-t-on raconté sur mon identité ? » Il est possible d'introduire dans de simples dialogues quotidiens des considérations en génétique des populations... (rires). Le roman fait aussi un détour par le 15<sup>e</sup> siècle : les racines de notre modernité, de notre modèle

économique et de la globalisation par les voyages. Les migrations et la découverte de la diversité ne datent pas d'hier ! L'axe de l'identité collective, en suite. Elle est consubstantielle à la première. « Qui est européen ? » « Qui ne l'est pas ? » « Les Turcs et les Grecs le sont-ils ? » « Pourquoi les uns et pas les autres ? » « Si les Grecs et les Suédois sont européens et non les Turcs, les premiers sont-ils à ce point proches des uns des autres et à ce point différents des derniers ? »...

### *Pourquoi ce titre : « Métissages 100 % » ?*

Le secret est caché dans le détour initiatique par le 15<sup>e</sup> siècle : les découvertes, les conquêtes, l'accumulation de richesses, l'invention du capitalisme, le besoin d'appropriation, la nécessité de construire des identités nationales face à l'éclatement des frontières naturelles, historiques et humaines. La preuve par l'étymologie : vous savez que « métissé » est un mot du 15<sup>e</sup> siècle. On désigne ainsi les tissus mal tissés et par extension cela devient une péjoration pour signifier les enfants nés de l'union de blancs et de noirs. C'est alors que l'on s'aperçoit du chemin parcouru dans nos têtes à propos de la diversité : aujourd'hui, la musique ou la cuisine métissées, cela sonne sympa... Il reste pourtant du chemin et la crise des réfugiés du Moyen-Orient, par exemple, nous le rappelle. L'égalité des humains est comme un horizon toujours poursuivi, jamais atteint. Un ouvrage toujours à recommencer, tel Sisyphe sur sa montagne. Le lecteur aura vu que les chapitres s'égrainent à partir de 100 % et tendent vers 0, puis le compteur (ou le conteur - rires) recommence à 100 %. Magie du chiffre relatif, hypnose du download : les 100 parties courtes qui se bousculent à un rythme rapide, l'attente et le suspense visent une lecture rapide. Et cela m'a été confirmé par des lecteurs qui disent avoir dévoré le livre (pas très long, du reste) en une soirée.

*Comment peut-on être métis à 100 % ? On est métis moitié-moitié ? Ou, à la rigueur, on est quarteron. Le métis n'est justement pas « 100 % » ? ! Métis comme oxymore ?*

Exactement. Quand je me trouve devant un parterre de personnes issues de l'immigration, certains essaient de faire porter à mon texte une propagande pour des mariages mixtes... En réalité, peu m'importe qui marie qui ! Il y a plus de divorces que de mariages dans mon roman ! Mon propos est que l'on n'échappe pas aux métissages d'où que l'on vienne. Il est la condition de notre humanité. Nous sommes toujours faits des autres : lorsque l'on comprend et accepte que nous sommes des métis... cela nous rend... sages.

*Joli ! (rires) — parlez-nous justement de la réception de ce roman.*

Oui, vous avez raison, quatre ans après la publication, on en est à l'heure des bilans. Plus de 1000 ventes à l'heure qu'il est... pas si mal paraît-il, pour un premier roman, hors Hexagone. Mais le véritable impact n'est pas là. Les faits se bousculent depuis la parution au rythme des retours que j'ai sur ce texte : plus de 220 emails, des échanges sur la page Facebook du roman, des confidences de lecteurs... C'est parfois comique, des collègues, des proches qui me demandent s'ils y apparaissent, certains s'amusent à se chercher dans l'histoire. Quelques-uns pensent même s'y retrouver ou identifier l'un ou l'autre... Parfois, cela laisse songeur comme cette femme qui se demande ce que sa vie aurait pu être si ses parents m'avaient lu... 20 ans plus tôt... C'est aussi tel responsable associatif turc de Bruxelles qui me dit avoir acheté et lu pour la première fois de sa vie un livre en français... Le chemin d'appropriation d'une langue autre qui me renvoie à moi-même par un jeu de miroirs : je suis un frontalier des langues.

Francophone depuis mon adolescence, quand, lors de la rédaction de cette toute première fiction, je tombe nez à nez avec les règles de l'accord entre temps conjugués, règles non apprises et qui ne se sont jamais posées en problème rédigeant des analyses, voire une thèse, et non une narration. L'antériorité, la postériorité des temps, des règles exotiques que je contourne finalement par une écriture (presque) totalement au présent, ce qui a l'avantage de donner au récit cette impression filmique. Négociation, appropriation, contournement, voire détournement des normes de l'Autre, de la majorité : un roman c'est un chemin d'intégration. Et des invitations à présenter le roman dans des lieux habituels (bibliothèques locales, universités) et insolites (lieux de formation professionnelle, voire mosquées). Au rythme de plus de 50 dates en quatre ans, dans 46 localités, sept pays différents, je sollicite les personnes qui m'invitent et qui m'ont lu à parler du livre, c'est à eux que revient la présentation. Ils lisent des extraits qui les ont touchés. J'explique. Puis se lance un débat. Livre médiateur pour cerner qui nous sommes dans cet éclatement des identités qu'immigrés et accueillants partageons et qui nous transforme. « Qui sommes-nous en réalité ? » Dans le roman, les personnages découvrent beaucoup sur eux-mêmes et sur les autres. Des choses insoupçonnées. « Et si l'on commençait par maîtriser notre propre changement ? »... Intéressant : de nombreuses personnes issues de l'immigration fréquentent ces soirées littéraires au contact d'habitues de ce type de sorties culturelles. Tout un mixage. « Métissages 100 % » traite des mélanges refoulés dont nous sommes issus et de la veine recherche de pureté ; il se diffuse également par les médias : une dizaine d'émissions de radio (dont des chaînes « ethniques »), 3-4 émissions de télévision (dont une en Turquie), près une trentaine d'articles de presse et sur le web, en français et en turc. Mais une traduction difficile et avortée vers

cette langue... (ou une autre). Par contre, le livre a servi de trame pour le voyage scolaire à Istanbul d'une quarantaine d'élèves d'une école secondaire en milieu populaire en Belgique. Les élèves ont visité les lieux fétiches d'Istanbul porteurs de diversités, également pointés dans le roman ; en ont lu des extraits en public et se sont filmés. J'ai eu le grand bonheur de les accompagner. Et, avec leurs enseignants, ils se sont mis à écrire leurs impressions...

### *En tant que chercheur, qu'a pu vous apporter cette expérience ?*

Les modalités de diffusion de l'ouvrage (lecture/débat/écriture/découverte) sont pour moi comme un « dispositif » de développement identitaire ou interculturel : comme si la fiction était au service de l'intervention interculturelle. Le roman est en réalité un producteur de contextes qu'il s'agit d'explorer et de valoriser en fonction des objectifs sociopédagogiques que l'on s'assigne, en lien avec le

développement identitaire dans un contexte où forcément les références sont multiples. C'est aussi une invitation à un débat sur l'apport possible de la fiction (écrite, filmée, vue, entendue ou lue) sur nos démarches d'intervention interculturelle, ainsi que sur les conditions de cet apport. J'ai conçu ce livre comme un outil réflexif au service de l'éducation, voire de la formation continue des intervenants socioculturels. Est-ce un roman ou un outil de formation ? C'est encore une frontière... Je crois qu'une fiction est capable de mobiliser les publics éloignés des discours favorables à l'interculturalité à entrer dans un débat sur la richesse et les difficultés de la diversité culturelle. Elle est également capable de mobiliser les publics éloignés de la lecture/écriture à entrer dans une action citoyenne. Voilà encore d'autres traversées. La fiction, enfin, est capable, je crois, d'innover ou de compléter l'écriture académique dans nos matières.

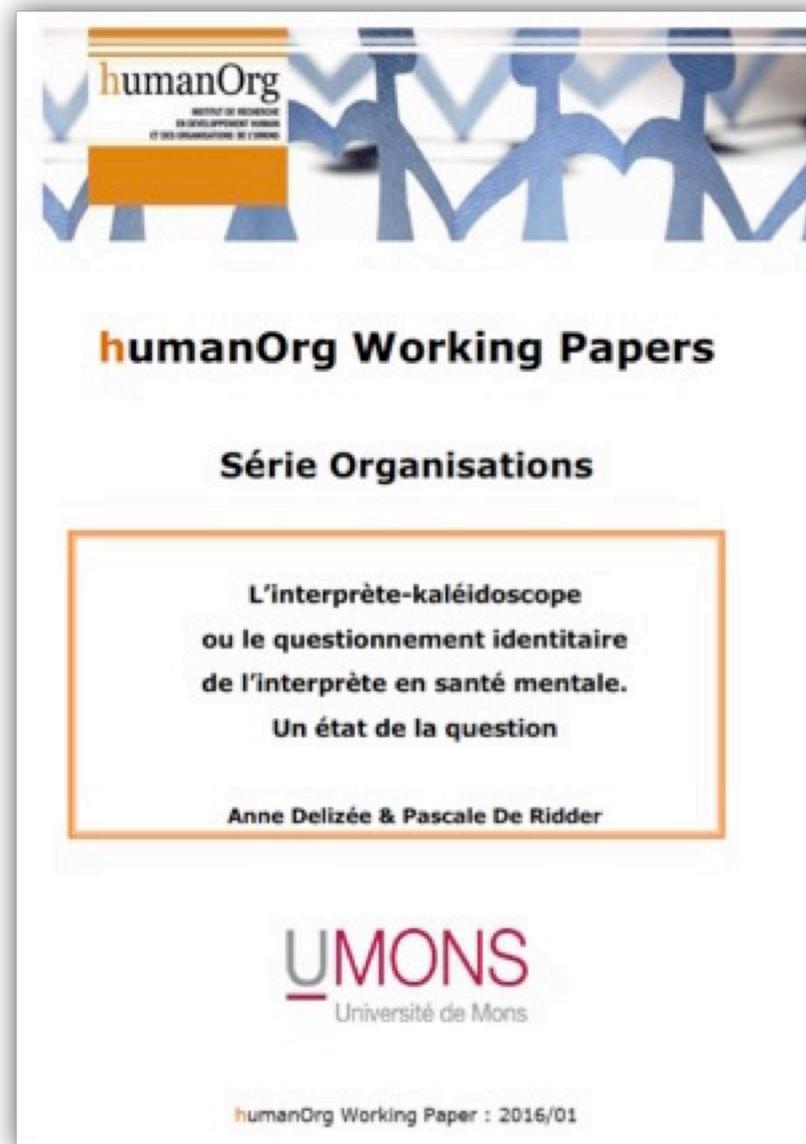
## Nouvelles parutions

### *Interprétation en santé mentale. Relation thérapeute-interprète : un état de la question*

**Anne Delizée** (Université de Mons, Faculté de Traduction et d'Interprétation, École d'Interprètes Internationaux) et **Pascale De Ridder** (psychologue clinicienne pour le Service de Santé mentale Ulysse à Bruxelles) font part de l'étude « *L'interprète-kaléidoscope ou le questionnement identitaire de l'interprète en santé mentale. Un état de la question* ».

Elles ont conçu ce *status quaestionis* détaillé comme un outil de réflexion à destination principale des thérapeutes et des interprètes afin de nourrir leur dialogue interprofessionnel.

Leur objectif est de cerner et d'expliquer le questionnement identitaire dont fait souvent état l'interprète en santé mentale. Pour ce faire, elles ont procédé à l'analyse de la littérature scientifique consacrée à ou abordant les éléments constitutifs de son rôle, et ont conceptualisé de manière nuancée le très large éventail des positionnements professionnels qu'il est susceptible d'adopter sur le terrain. En fonction des facteurs situationnels qui influencent la consultation interprétée, l'interprète peut rester maximalelement extérieur à l'action et convertir des mots, ou il peut entrer en relation avec le thérapeute et le patient et se faire interprète-collaborateur qui co-construit la réflexion thérapeutique ; il peut également dans certaines circonstances endosser la fonction de travailleur bilingue autonome, chargé d'accueillir, de soutenir, d'informer, de se faire le porte-parole, voire l'avocat du patient. Elles ont également indiqué les axes de recherche qui leur semblent prioritaires dans ce secteur encore largement sous-étudié.



*Une démarche communautaire, une méthodologie qui fait santé ? Du social à l'urbanisme, en passant par la justice... tous concernés !*

*Les politiques sociales, 2016*

*par Frédérique Déjou, Noémie Hubin et Vérane Vanexem*

*Les articles réunis dans ce numéro présentent une méthodologie de travail appliquée dans différents secteurs : santé, mais aussi travail social, urbanisme, justice, protection de l'enfance... La démarche communautaire peut être intrinsèquement génératrice de santé, grâce notamment à son action sur des déterminants psycho-sociaux de la santé et ceci, quelle que soit la finalité de sa mise en œuvre.*

*Concept polymorphe, la santé est définie de façon bien différente / selon les époques et les sociétés. Plus la vision que l'on en a est restreinte, plus le champ d'action se restreint. Plus la définition s'étend, plus les possibilités d'action sur la santé se multiplient. Les porteurs de la démarche communautaire et de ses principes (participation, intersectorialité...) seraient-ils parfois des agents de santé qui s'ignorent ?*

Pour toute information : Paul Lodewick  
([paul.lodewick@helha.be](mailto:paul.lodewick@helha.be))



## ***Traumatismes, lien social et éthique***

*Editions In Press, Paris, 2016*

*Sous la direction de Laurent Tigran Tovmassian et Hervé Bentata*



« Violences au travail, violences familiales, sociétales et politiques. Les violences par la terreur sont aujourd’hui au cœur de l’actualité. Elles sont génératrices de traumatismes psychiques, pour les sujets qui y sont directement, mais aussi indirectement exposés. Et dans la clinique particulière des traumatismes psychiques se trouve au-devant une perte du sentiment de continuité de l’existence, une rupture du lien social, du lien à l’autre.

Cet ouvrage déplie les liens réciproques entre effraction traumatique et lien social. Y aurait-il un auto engendrement allant du délitement du lien social vers la violence sociale qui elle-même produirait une plus grande rupture de ce lien ?

De telles questions ouvrent sur l’importance du lien social dans son aspect thérapeutique et sur celle d’une éthique de la pratique du clinicien, éthique qui se doit de rester à l’écoute de chaque sujet en particulier.

Ainsi, le patient à l’ère de la psychiatrie numérique, son corps traumatique et malade avec la nécessaire pudeur du clinicien qu’elle requiert, la question de l’éthique face au choc traumatique comme bien d’autres... sont abordées dans cet ouvrage à la croisée entre traumatisme, éthique et dimension psychothérapeutique. »

A noter : la création du Certificat « **Cliniques du Psychotraumatisme** » dès septembre 2016 au Centre de Santé Mentale « **Chapelle aux Champs** » de l’UCL, à Bruxelles. Pour plus d’informations : <http://chapelle-aux-champs.be/formations/formations-aux-cliniques-du-psychotraumatisme/>

Benoît Sourou

# Stratégies identitaires chez les migrants turcs en France



L'Harmattan  
LOGIQUES SOCIALES

## *Stratégies identitaires chez les migrants turcs en France*

*Editions de L'Harmattan, Paris,  
collection « Logiques sociales », 2016*

Par *Benoît Sourou*

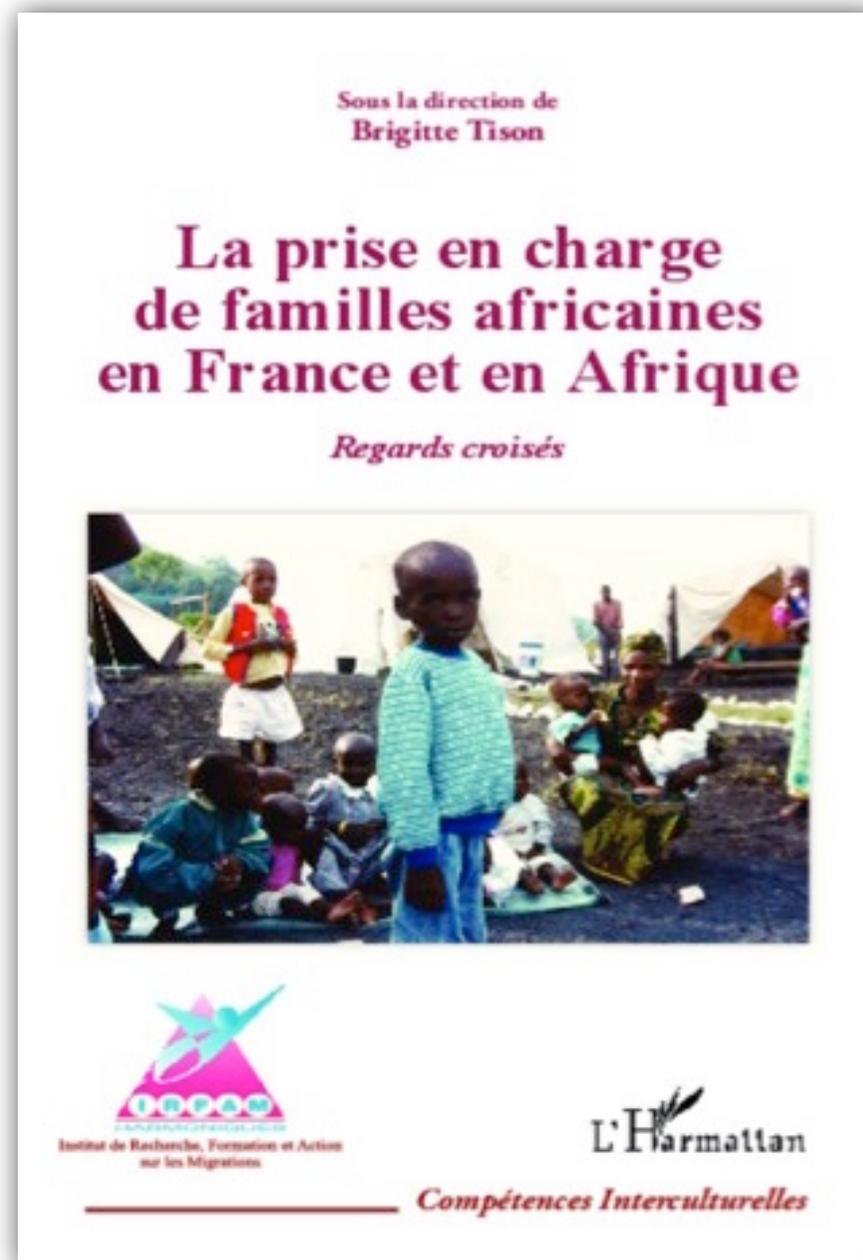
Cet ouvrage se propose, à travers l'analyse du discours sur l'infortune de migrants turcs, recueilli dans le cadre d'une consultation interculturelle, d'étudier comment s'effectuent leurs constructions identitaires.

***La prise en charge de familles africaines en France  
et en Afrique. Regards croisés***

*Editions de L'Harmattan, Paris, collection  
« Compétences interculturelles », 2014*

Sous la direction de ***Brigitte Tison***

Pour pallier les urgences de guerre et la prévention des épidémies, du personnel occidental, médical ou psychologue, est dépêché en Afrique pour venir en aide au personnel soignant local. En France, il s'effectue également tout un travail de prises en charge et d'accompagnement des familles africaines immigrées, notamment dans les centres médico-psychologiques. Voici rassemblées des réflexions pluridisciplinaires sur l'univers religieux, l'univers des soins en Afrique, sur l'accompagnement des familles, ici en France, et leur prise en charge.



Mohamed-Nadjib NINI

## Être adolescent en Algérie

Entre crise d'identité juvénile  
et crise d'identité sociale



Préface de Pierre G. Coslin



L'Harmattan

Compétences Interculturelles

## Être adolescent en Algérie Entre crise d'identité juvénile et crise d'identité sociale

*Editions de L'Harmattan, Paris, 2016*

*par Mohamed-Nadjib Nini*

Confrontée à des mutations à la fois socioéconomiques et culturelles, la jeunesse algérienne est en perte de repères. Cet ouvrage soulève essentiellement les problèmes auxquels sont aujourd'hui confrontés les adolescents algériens, tels que les problématiques du corps, de la sexualité et des tabous qui l'entourent, et des stratégies qu'ils utilisent pour les affronter, en l'absence de réponse ou d'alternative hormis celles de l'interdit religieux. Il aborde également le rapport à la famille et à la société et les tactiques que l'adolescent développe pour continuer à "essayer d'être" et à "essayer de devenir" dans un environnement social et familial en pleine mutation.

## Aidez-nous pour le projet Mokpokpo



**Ce projet Mokpokpo ("solidarité" en langue ewe) a déjà 20 ans. Il a à son actif de nombreuses réalisations dans une région défavorisée de la zone maritime du Togo (Village de Gabi, Préfecture de l'Avé ). Promoteurs : IRFAM (ASBL), Liège en Belgique.**

Il s'agit à ce jour, ni plus ni moins, de mettre en place un centre de production agroalimentaire autosuffisant qui intègre l'agriculture, l'élevage et la pisciculture permettant la commercialisation à caractère social de la production. Ceci se réalise et s'organise en autonomie énergétique absolue, sur base d'une autogestion solidaire, se perpétue et se développe grâce à un système de formation continue. A court terme nous devons réaliser un forage

en eau potable pour ce centre novateur de production agricole autogéré et autosuffisant dans cette zone défavorisée du Togo.

Nous avons mis en place un système de participation solidaire ("crowdfunding") sur Leetchi.com. Si vous voulez nous aider, cliquez sur le lien suivant et participez de votre mieux à la cagnotte : <https://www.leetchi.com//c/projets-de-mokpokpo>

Merci d'avance pour votre solidarité.

**Thierry GRISAR**



**L'IRFAM a le plaisir de vous inviter  
à l'ouverture de l'atelier du peintre Costa Lefkochir  
les 16, 17 et 18 décembre 2016**

***Vente de peintures inspirées par des masques africains***

Ces œuvres ont été réalisées lors d'animations organisées dans l'atelier par des élèves d'écoles primaires de la Ville de Liège.

Les bénéfices seront versés pour la réalisation de projets d'auto développement menés depuis plus de 15 ans dans plusieurs villages du Togo.

**Ouvert les vendredi 16, samedi 17 et  
dimanche 18 décembre de 10 h à 19 h.**

*Le vendredi 16, de 19 h à 22 h souper fromage avec  
un verre de vin (PAF 10 euros)*

***Merci de confirmer votre présence pour  
le jeudi 15 décembre au plus tard***

*Adresse : 18 rue Waleffe, 4020 Liège (quartier Médiacité)*

*Contact : [costa@lefkochir.be](mailto:costa@lefkochir.be)*